

Zeitschrift: Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte = Société Suisse d'Histoire Economique et Sociale
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte
Band: 6 (1988)

Artikel: Idéologies et imaginaire de la nature : la naissance des attitudes pré-écologiques (fin XIXe - début XXe siècles)
Autor: Walter, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-8368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IDEOLOGIES ET IMAGINAIRE DE LA NATURE:

 LA NAISSANCE DES ATTITUDES PRE-ECOLOGIQUES

 (fin XIXe - début XXe siècles)

François WALTER

Associer Histoire et Ecologie pourrait n'être que la variante récente du problème des rapports entre l'homme et son environnement, coextensif à la philosophie depuis qu'elle existe, au centre des sciences sociales depuis qu'on les distingue des sciences de la Nature. Cet avatar du phénomène mériterait en soi commentaire pour rappeler que les questions que nous posons aux sources reflètent à juste titre les préoccupations de nos contemporains et pour souligner, en même temps, les risques de l'analogie historique sommaire¹. Réfléchir en historien sur l'écologie implique aussi que le milieu ait une histoire et donc que la Nature participe à d'autres temporalités que la longue durée, ce temps géographique immobile où on l'a confinée parfois, en invoquant, à tort d'ailleurs, le seul rythme lent de la tripartition braudélienne.

C'est néanmoins une troisième approche du problème que je voudrais évoquer en analysant les formes de sensibilité à l'environnement telles qu'elles se sont manifestées à l'époque où sont nées des associations comme le Heimatschutz (Ligue suisse pour la Conservation de la Suisse pittoresque, 1905) et le Naturschutz (Ligue suisse pour la protection de la Nature, 1909). A la fin du XIXe siècle, ainsi qu'à la première décennie du XXe siècle, correspond une vague de sensibilité que je propose de qualifier de "*pré-écologique*", pour la distinguer de cette phase dite écologique durant laquelle nos sociétés industrialisées actuelles entretiennent des rapports "*coupables*" avec leur environnement. La conscience des dangers que les activités humaines peuvent

1) Une bonne mise au point chez J. RADKAU: "Vorsorge und Entsorgung. Geschichte und historischer Augenblick in der Mensch-Umwelt Beziehung", in: Geschichtsdidaktik 11, 1986, H. 3, pp. 209-222.

faire courir à l'environnement naturel connaît un temps fort durant la période assignée à cette étude. Il s'agit d'expliquer le contexte mental et social qui a permis cette sensibilisation.

A vrai dire, la grande rupture épistémologique que connaît la pensée européenne à propos des rapports entre l'homme et la Nature devrait être cherchée plutôt au XVIII^e siècle. Elle se prépare depuis le début de l'époque moderne comme l'a montré, à propos de l'Angleterre, l'anthropologue Keith Thomas². La vieille conception anthropocentrique, définissant une nature au service de l'homme, avait ceci de sécurisant qu'elle réservait à Dieu non seulement le pouvoir créateur mais aussi l'acte éventuel d'annihilation. La catastrophe finale échappait ainsi à la responsabilité humaine, dont la marge de manoeuvre se trouvait en quelque sorte réduite par les mécanismes de régulation du plan divin, le fameux ordre de la Nature dont il est maintes fois question dans la philosophie et la théologie. La sécularisation des idées au XVIII^e siècle, et, en particulier, l'essor de l'individualisme, ouvre la porte à une nouvelle conception de la science et de la Nature. L'homme, pourtant ramené à sa juste et petite place, trouve dans le savoir des potentialités illimitées à l'affirmation de sa maîtrise sur le milieu naturel³. L'émancipation de la science face à la morale est l'une des facettes de la mutation dont on décrit habituellement les effets en termes économiques. Quand on assigne, comme Michelet, à la Révolution française la responsabilité d'avoir ouvert la voie aux comportements les plus anti-écologiques qui fussent, on oublie la dimension profonde d'un phénomène où la philosophie individualiste triomphante n'a fait que conforter les aspirations bourgeoises à la liberté d'entreprendre⁴. Il est vrai que le XIX^e siècle de l'industrialisation pousse pour la première fois à son paroxysme la contradiction entre le développement technologique et les valeurs morales et esthétiques défendues par la même civilisation. C'est la raison pour laquelle il faut élargir le débat, l'arracher à une stricte problématique économique, faire de l'environnement autre chose qu'un espace physico-chimique, poser les problèmes au niveau des mentalités. Le postulat de départ tient pour acquise la grande mutation qui crée, dès le XVIII^e siècle, les conditions nécessaires à un nouveau regard sur le monde naturel. Reste à démontrer l'hypothèse selon laquelle le XIX^e siècle marque une transition. Il inaugure le passage d'une attitude contemplative à une volonté active, non pas encore de gérer rationnellement les ressources, mais au moins de protéger ponctuellement et partiellement des éléments du territoire dont on prend conscience qu'ils sont particulièrement menacés.

2) K. THOMAS, Dans le jardin de la Nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne. Paris 1985.

3) Sur ce thème, l'interprétation suggestive de W. LEPENIES: "Historisierung der Natur und Entmoralisierung der Wissenschaften seit dem achtzehnten Jahrhundert", in: Natur und Geschichte. München/Wien 1983, pp. 263-288.

4) Selon J. MICHELET, "A la révolution, toute barrière tomba; la population pauvre commença d'ensemble cette oeuvre de destruction" (cité par P. OURLIAC et J. de MALAFOSSE: Histoire du droit privé, T. 2. Paris 1971). Voir aussi J. de MALAFOSSE: "Un obstacle à la protection de la Nature: Le Droit révolutionnaire", in: Dix-huitième siècle, N° 9, 1977. On a récemment dénoncé les présupposés idéologiques d'une telle conception, à propos de la forêt. Cf. A. CORVOL, L'homme aux Bois. Histoire des relations de l'homme et de la forêt (XVIII^e-XX^e siècle). Paris 1987.

Disons d'emblée que la difficulté majeure de ce type d'approche réside dans l'articulation nécessaire entre divers rythmes spatio-temporels. La prise de conscience protectrice émeut l'ensemble du monde occidental, avec une précocité certaine dans les régions de culture anglo-saxonne, germanique et nordique. Il s'agira donc pour nous de distinguer, autant que faire se peut, ce qui relève de l'échelle européenne, ce qui est commun au monde occidental, de ce qui est plus spécifique aux imaginaires spatiaux helvétiques. Autrement dit, dégager d'un phénomène de civilisation l'ensemble des idées et des images grâce auxquelles la société suisse produit sa propre représentation d'elle-même et de son territoire.

Je crois utile de partir d'une problématique d'histoire des sciences pour se situer d'emblée au coeur d'un débat d'idées mais aussi pour prévenir une analogie tentante. En effet, notre sentiment écologique s'articule aujourd'hui sur un support scientifique. Nous aimons en tous les cas parer nos nostalgies passéistes d'un discours pseudo- ou prétendument scientifique. Or, ce penchant est marginal dans les attitudes protectrices fin de siècle, entre autres parce que la science ne fournit pas encore les outils pertinents d'analyse.

I. Protéger la Nature ou se protéger contre la Nature

Evoquer la protection de la Nature recèle une certaine ambivalence. En effet, la représentation dominante est qu'il s'agit de se protéger contre la Nature. Si l'on prétend sauver la forêt et reboiser la montagne, c'est d'abord pour se préserver des conséquences dévastatrices des forces naturelles (les inondations en particulier). A l'évidence, le milieu naturel reste à domestiquer. Voyez par exemple la distinction, opératoire encore au XXe siècle, entre animaux nuisibles et animaux utiles. Les lois fédérales sur la chasse de 1875 et 1904 recensent des animaux nuisibles et malfaisants. Celle de 1925 commence par évoquer pudiquement les *"dommages sensibles"* que peuvent causer certaines espèces d'animaux, avant d'évoquer la *"destruction des animaux non protégés particulièrement nuisibles à l'agriculture"*. En 1902, la Suisse ratifie une convention internationale dont l'objectif est de protéger les oiseaux mais, on précise bien, les oiseaux *"utiles à l'agriculture"*. Durant la seconde moitié du XIXe siècle, on abat triomphalement le dernier loup, le dernier lynx, le dernier ours. Les chasseurs sont les alliés des agriculteurs en protégeant les terrains de l'ensauvagement. S'il est vraisemblable que les populations rurales ont conscience des dangers de la surexploitation des terroirs, il est hautement improbable qu'elles en aient tiré des conclusions *"écologiques"*. La nécessité économique, la production de subsistances à tout prix rendaient inéluctable la résistance aux forces naturelles et valorisaient d'autant les qualités physiques et morales des hommes en lutte avec les éléments indomptables.

A. Le paradigme darwiniste

Au XVIII^e siècle, le rationalisme avait développé une conception évolutionniste de l'histoire humaine. Finalisé par le progrès, chaque peuple passe par des stades de développement. Avec Charles Darwin (1809-1882), la finalité perd son caractère d'intentionnalité. Désormais, les espèces "*se transforment au hasard, et c'est le milieu qui assure le succès des mieux adaptées. L'environnement apparaît comme le grand régulateur de l'évolution. Il pèse indirectement mais tyranniquement sur toutes les formes de vie*"⁵. Appliquée à l'homme, la vision simplifiée et simpliste du darwinisme veut que l'histoire donne raison aux "*cultures*" les plus habiles à tirer parti de leur milieu, donc à celles qui maîtrisent au mieux les contraintes environnementales. Partant, la science, qui explique les processus, a pour objectif l'assujettissement du monde naturel. Elle se montre peu sensible encore aux aspects négatifs de l'action de l'homme sur l'environnement. Ce qu'on retient de Darwin, c'est le paradigme du progrès.

Le naturaliste Ernst Haeckel contribue à diffuser en Allemagne la nouvelle théorie. C'est aussi lui qui invente en 1866 le concept d'"*écologie*" pour étudier les rapports entre les êtres vivants et leur milieu mais jamais pour souligner des ruptures d'harmonie. Moebius introduit le concept de biocénose en 1877. Auparavant, en 1865, le physicien allemand Clausius définit en thermodynamique la notion d'entropie. Essentielle pour saisir le fonctionnement global d'un système, son impact reste extrêmement limité et les autres champs scientifiques n'en perçoivent guère la portée. L'écologie intégrera ces apports dans les années 1950. Quant aux concepts qui ouvrent la voie à une perception plus globale de l'environnement, ils sont tardifs. Celui d'écosystème est lancé, en 1935 seulement, par le naturaliste anglais Tansley.

Quant aux sciences les plus préoccupées au tournant du siècle d'analyser les rapports entre l'homme et son environnement - l'Anthropogéographie et la géographie humaine -, elles s'inspirent des présupposés darwinistes des sciences naturelles. Tant F. Ratzel en Allemagne que Vidal de La Blache en France insistent sur les capacités positives d'adaptation des "*genres de vie*" aux conditions du milieu⁶. Ceux qui analysent le rôle négatif de l'homme transformateur de la Nature n'ont que peu d'audience. Les économistes de la "*Raubwirtschaft*", tel Ernst Friedrich, insistent pourtant sur l'agressivité croissante des interventions humaines. Les "*Kulturvölker*" apparaissent comme beaucoup plus destructeurs que les "*Naturvölker*". Ce que Friedrich appelle une "*économie prédatrice caractérisée*" est essentiellement lié à la civilisation contemporaine et son extension à l'échelle du globe marche au rythme de l'impérialisme colonial⁷.

5) P. CLAVAL, Géographie humaine et économique contemporaine. Paris 1984, p. 32.

6) Nous suivons ici les remarques judicieuses de J. RAUMOLIN: "L'homme et la destruction des ressources naturelles: la Raubwirtschaft au tournant du siècle", in: Annales E.S.C., 39, 1984, pp. 798-819.

7) "Nun ich meine, den Grund für das neuzeitige umfangreiche Auftreten der Raubwirtschaft in dem Tempo unserer neuerlichen Kulturentwicklung suchen zu sollen". (E. FRIEDRICH: "Wesen und geographische Verbreitung der 'Raubwirtschaft'", in: Petermanns Mitteilungen, 50, 1904, pp. 68-79 et 92-95.

L'impact de ce débat d'idées sur les milieux scientifiques suisses est mal connu. Je me bornerai à quelques pistes de recherche concernant la Suisse romande. A Genève, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, le nouveau paradigme darwiniste trouve un terrain d'élection grâce à la personnalité de Carl Vogt, un biologiste progressiste très lié à Darwin et à Haeckel. L'histoire de la nature telle qu'on l'enseigne à l'Université est imprégnée de philosophie positive⁸. C'est donc plutôt du côté des savants réfractaires au nouveau paradigme que l'on va trouver ceux qui révèlent au mouvement protecteur des objets naturels à conserver. Nous verrons plus loin que les blocs erratiques ont joué un rôle fondateur dans le développement de la conscience protectrice. En effet, Louis Agassiz, professeur à Neuchâtel dans les années 1840, l'un des premiers à proposer une théorie cohérente des glaciations, était un fixiste convaincu, définissant l'homme comme "*être d'espèce privilégiée*", appelé à régner sur la nature. De son côté, le géologue genevois Alphonse Favre, l'initiateur du sauvetage des blocs erratiques, trouvait une certaine hardiesse dans les théories de l'évolution.

Ce sont sans doute les géographes qui ont eu les intuitions les plus fortes des aspects négatifs de l'action humaine. L'influence d'un Elisée Reclus, le géographe anarchiste lié à Kropotkine et à Bakounine, est restreinte durant son séjour en Suisse (1872-1890), essentiellement consacré à des activités rédactionnelles. Les auditeurs de ses conférences à Genève et de son cours à l'Université de Neuchâtel sont interpellés par la sensibilité pré-écologique de celui qui écrivait en 1869: l'action de l'homme "*peut embellir la Terre, mais elle peut aussi l'enlaidir; suivant l'état social et les moeurs de chaque peuple, elle contribue tantôt à dégrader la nature, tantôt à la transfigurer*"⁹. L'oeuvre de Jean Brunhes a eu un rayonnement considérable. Ce professeur français est appelé à fonder l'Institut de géographie de l'Université de Fribourg, où il enseigne de 1896 à 1912. Il donna également des cours à Lausanne (dès 1907) avant de retourner à Paris occuper la nouvelle chaire de géographie humaine au Collège de France. Son ouvrage, "*La Géographie humaine*", paru en 1910, inclut dans les "*faits essentiels de géographie*" les "*faits d'économie destructive*". Empruntant à Friedrich son concept de "*Raubwirtschaft*", il le traduit par "*rapine économique*" ou "*dévastation*"¹⁰ et multiplie les études de cas. Pour lui, les peuplades primitives savent gérer leurs ressources naturelles "*avec une certaine préoccupation*". La dévastation est une "*particularité des peuples civilisés*" et elle amène toujours "*une série de catastrophes, parce que dans la nature les choses se tiennent*". Et Brunhes d'évoquer déjà l'épuisement des gisements de pétrole, de minerai de fer, mais aussi le "*banditisme forestier*" contre lequel la Suisse a édicté la législation "*la plus coercitive*" du monde. Enfin, c'est dans un langage prémonitoire des développements scientifiques à venir que Jean Brunhes propose une lecture globalisante des rapports homme/environnement en intégrant les idées de son frère physicien. Dans son livre "*La dégradation de l'énergie*" (1908), Bernard Brunhes appliquait à la société

8) Une vision d'ensemble dans P. BERNASCONI: Genève et le darwinisme. Analyse des discours scientifiques, philosophiques, politiques et religieux qui rencontrent la pensée biologique nouvelle lors de sa diffusion dans l'espace intellectuel genevois. Mémoire de licence Lettres, Genève 1978.

9) E. RECLUS: La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe. Paris 1869, I.2, p. 748.

10) J. BRUNHES: La géographie humaine. Essai de classification positive. Principes et exemples. Paris 1910 (le chapitre V en particulier).

les principes de la thermodynamique en montrant comment un progrès bien compris devrait ralentir la dégradation naturelle des forces et de l'énergie au lieu de l'accélérer par la dévastation de la nature. Tant E. Friedrich en Allemagne que J. Brunhes en Suisse et en France sont des chercheurs isolés. La science est encore incapable de saisir de manière globale les relations homme-nature. L'apport restreint des milieux savants contraste avec l'engagement serré des scientifiques dans les enjeux écologiques d'aujourd'hui.

B. Le pragmatisme des forestiers

La difficulté que manifeste la science face à l'abandon d'une conception anthropocentrique de la Nature se retrouve sous des aspects plus pragmatiques chez les forestiers. D'une certaine manière, ils furent au XIXe siècle les premiers à s'alarmer des séquelles de l'action anthropique, en observant la montagne, en partie délaissée, durement touchée par la crise de l'économie alpestre et dont le patrimoine forestier paraît surexploité. C'est parce que le haut-pays semble constituer une menace pour les activités et les populations du bas qu'"une véritable doctrine de la restauration et de l'aménagement" du milieu alpestre commence à se développer, dès les années 1860¹¹.

Les Alpes suisses ont été le théâtre de grandes catastrophes naturelles encore au XIXe siècle: l'éboulement du Rosberg en 1806 (457 morts), les inondations catastrophiques de 1834, 1839 et 1868, l'éboulement de l'Elm en 1881 (115 morts). Outre de tels événements spectaculaires, toute une série de phénomènes plus habituels (ravages du vent, avalanches, chutes de pierres, affaissements de terrains, ravinement et débordements) sont attribués au déboisement des montagnes. Le déboisement devient un mythe au XIXe siècle, une sorte de "*succédané scientifique de la catastrophe primitive qui a ravagé et détruit le paradis écologique*"¹². Les progrès de la géologie et de l'hydrologie contribuent à la fabrication du mythe en explicitant et en théorisant les mécanismes de l'érosion, l'activité des torrents, la dégradation des bassins-versants. Vue de la plaine et des villes, l'anarchie "*écologique*" de ce monde hostile devient inadmissible. Sans doute, les populations montagnardes ont-elles souvent abaissé ou remonté la limite des forêts au profit des pâturages. Sans doute, les grandes entreprises de flottage ont-elles pratiqué le blanc-estoc des versants pour alimenter villes et établissements métallurgiques en bois de chauffe. Mais il y a une exagération certaine dans l'attribution au déboisement de toutes les calamités naturelles. Selon cette logique, la Confédération commande à la fin des années 1850 un rapport sur l'état des forêts de montagne. La Société des forestiers suisses (Schweizerischer Forstverein) demande des mesures protectrices et l'endiguement des torrents. Dans la Constitution de 1874, l'article 24 confie au pouvoir central la "*haute surveillance*" sur la police des forêts dans les régions élevées de la Suisse. La loi de 1876 définit la notion de forêt protectrice et propose d'établir un "*plan d'aménagement*" pour fixer le mode d'utilisation et les possibilités de production annuelle. La surface des forêts soumises à surveillance ne peut pas être diminuée. En 1897-98, le législateur étendra à l'ensemble du territoire de la Confédération les mesures de surveillance et de protection. Evolution significative qui met en exergue les attitudes défensives des an-

11) P. GUICHONNET: "Les problèmes de la défense du sol et du milieu dans les Alpes", in: Le Alpi e l'Europa. 2. Uomini e territorio. Bari 1975.

12) J.-P. BOZONNET, La perception de l'espace montagnard. Grenoble 1977.

nées soixante-dix face à la montagne, milieu naturel à domestiquer, comme si le bas pays n'avait pas sa part à la dégradation de l'environnement. Quant aux torrents, les ingénieurs hydrologistes en prônent l'"extinction" (Verbauung). Ces cours d'eau font l'objet, en 1871 et 1877, de mesures fédérales génératrices de grands travaux: arrêter et prévenir les glissements de terrain provoqués par les forces érosives du courant. En outre, la protection forestière doit se moduler sur une politique du pâturage et de l'économie alpestre. De telles préoccupations émergent au milieu du siècle. Sous l'impulsion de la Société suisse d'économie alpestre, fondée en 1863, les cantons commencent à organiser des inspections d'alpages avec des primes aux meilleurs teneurs de montagne, pour essayer de vulgariser des connaissances agronomiques dont seul le bas pays semble avoir bénéficié jusqu'alors. A la mythologie du déboisement s'ajoute celle de la diminution des surfaces agricoles utiles alpestres. Les pâturages seraient en train de disparaître de par l'incurie des mauvais montagnards. En un mot, l'Hirtenland idyllique n'existerait plus! On s'attend, écrit Rudolf Schatzmann, à de frais vallons retentissant des chants de bergers, à de beaux troupeaux paissant un tapis herbeux ininterrompu. Et voilà qu'on trouve des pâturages pierreux, des étables en ruine, des prés marécageux¹³. Sous cette analyse plutôt catastrophiste se profile une utilisation nouvelle de l'image bucolique. Cette dernière est en train de fonctionner comme une véritable référence temporelle. Ainsi, Schatzmann pense que les contes populaires évoquant un âge d'or alpestre ensuite disparu ont un fondement historique. Seule la négligence de l'homo alpinus expliquerait la décadence, à laquelle s'ajoute la complicité des chèvres "*foresticides*".

Le discours sur l'exploitation forcenée des Alpes se poursuit après l'entrée en vigueur des mesures de conservation des forêts. En 1888 encore, le conseiller national A. von Planta décrit les montagnes comme haut lieu de la poésie lyrique et en même temps comme territoire prosaïque de l'économie prédatrice. Celle-ci se manifeste par une chute effrayante des rendements herbagers, de l'ordre de 25 à 50 % depuis 1700¹⁴. S'il convient de faire une part à l'exagération dans ces cris alarmistes, il ne saurait être question de négliger la réalité de la dégradation des pâturages alpestres. Des études récentes corroborent le phénomène. La contenance des alpages du Haut-Simmental, évaluée en fonction de leurs capacités fourragères, a chuté de 11 % du milieu du XVIIIe siècle au second tiers du suivant, celle du Hasli de 8 %. Epuisement des sols dû à la surexploitation, facteurs climatiques, transformation de pâturages en fenages, aucune des explications ne joue un rôle préremptoire¹⁵. Une chose est sûre néanmoins, c'est qu'on assiste à l'appauvrissement généralisé des régions hautes.

Constater combien les Alpes sont en marge de la Suisse industrielle et urbaine ne suffit pas encore pour transformer des réactions de défense, qui consistent à préserver le bas pays des séquelles de la marginalisation, en une politique active de protection du milieu et d'intégration de l'espace montagnard. Le passage d'une attitude à l'autre repose sur deux types de facteurs. D'abord, il a fallu que la marginalisation paraisse intolérable.

13) R. SCHATZMANN, Schweizerische Alpwirtschaft. Erstes Heft. Aarau 1859.

14) A. von PLANTA, Die Alpwirtschaft und der Hochgebirgsförster. Aarau 1888. L'auteur parle déjà de "Raubsystem", de système prédateur, à propos de l'économie alpestre.

15) A.-L. HEAD-KOENIG, "L'évolution des alpages et de l'élevage dans les Alpes de la Suisse centrale et orientale", in: Actes du Colloque international. Elevage et vie pastorale... Clermont, juin 1982. Clermont-Ferrand 1984, pp. 95-103.

Ensuite, que l'espace alpin devienne susceptible de rentabilité à long terme. La fin du XIXe siècle et le début du nôtre attisent la conjonction des deux attitudes: d'espace délaissé, la montagne devient espace convoité¹⁶. Bientôt, les montagnards eux-mêmes seront investis d'une mission aménagiste. De prédateur inconscient, le paysan des Alpes deviendra au XXe siècle le garant d'un "écosystème".

C. Le révélateur chimique

La conception dominante est donc que le milieu naturel doit être domestiqué. Cependant, un certain nombre de faits annoncent une véritable prise de conscience pré-écologique arguant des risques de l'activité humaine. Le courant hygiéniste en relève. Il mesure à l'échelle urbaine les séquelles de l'entassement. On sait comment la réglementation de la construction et l'urbanisme procèdent dans le temps long d'une perception de la morbidité, d'une peur de la contamination. Les grandes enquêtes sur l'état sanitaire des populations et la salubrité des logements, dans les années 1890, s'inscrivent non seulement dans une démarche sociale et philanthropique, mais aussi dans une meilleure compréhension des phénomènes organiques, la contamination des eaux potables par les infiltrations putrides en particulier¹⁷.

Le risque de propagation d'incendies avait relégué dès le Moyen Age les activités considérées comme dangereuses à l'écart des habitations. A partir du XVIIIe siècle, on se montre sensible aux odeurs nauséabondes, donc à une forme très indirecte de pollution de l'air. Au XIXe siècle, l'essor de l'industrie chimique fait prendre conscience des risques plus subtils d'émissions toxiques de gaz et surtout d'empoisonnement de l'eau. En 1864, l'empoisonnement des fontaines par l'arsenic d'une fabrique de colorants à Bâle amène les autorités à légiférer sur les fabriques d'aniline et à interdire l'utilisation d'arsenic en 1872¹⁸. Ce sont ensuite les pêcheurs qui s'alarment. A l'aval des grandes villes, ils constatent que la chair des poissons prend une saveur bizarre. A Bâle, une enquête de 1881 met en cause le déversement de résidus chimiques dans le Rhin¹⁹. La Confédération intervient dans ce domaine en 1888/89 en complétant la loi sur la pêche par un règlement spécial. Ce texte détermine les quantités admissibles de résidus liquides et solides. Il n'est guère possible de dire si ces mesures laissées à l'appréciation des cantons ont bien été appliquées. Quoi qu'il en soit, ce type d'intervention demeure très marginal dans le contexte social de la Belle Epoque. L'accident chimique ne fait pas encore l'événement. Au hasard d'un sondage, durant l'année 1910, on constate que deux accidents, une explosion et un incendie dans les usines chimiques de Bâle, sont traités par la presse comme des faits divers sans conséquence. L'empoisonnement des poissons de l'Aubonne

16) Nous empruntons ces qualificatifs à l'ouvrage collectif: La Montagne, espace délaissé, espace convoité. Grenoble 1979.

17) Sur l'urbanisme en Suisse, voir: F. WALTER, "Urbanizzazione e Urbanistica in Svizzera (1750-1914). La nascita della città moderna", in: Storia urbana, N° 40, 1987.

18) Sur ce thème, voir M. HAEMMERLE: Die Anfänge der Basler chemischen Industrie im Lichte von Arbeitsmedizin und Umweltschutz. Basel/Stuttgart 1979.

19) Bericht über die Verunreinigung des Rheines durch Abfallstoffe der Fabriken im Basler Industrie-Bezirk erstattet an das Schweizerische Handels- und Landwirtschafts-Departement von Casimir Nienhaus-Meinau in Basel. Basel 1883.

est relaté en quelques lignes. En réalité, les fondements de la conscience protectrice sont d'une tout autre espèce.

II. Les fondements esthétiques et patriotiques

La mutation du rapport à la Nature dont nous essayons de repérer les modalités peut prendre deux visages. Le naturel devient soit utilitaire soit esthétique. Ainsi en va-t-il du territoire. Le pays a commencé par devenir paysage au sens pictural du terme puisque le paysage a été inventé au XVI^e siècle par les artistes. Aux XIX^e-XX^e siècles, le pays est transformé en paysage par les investisseurs fonciers et les industriels du tourisme. Il est marchandise, la beauté accédant au rang de valeur ajoutée²⁰. La dynamique contradictoire des deux acceptions paysagères est essentielle pour saisir la spécificité du mouvement protecteur. Voyons-en concrètement le mécanisme.

Le Heimatschutz est constitué en 1905 grâce à l'initiative d'une femme hors du commun, Marguerite Burnat-Provins. Poète et peintre, elle a mené campagne pour conserver les beautés de la Suisse pittoresque et les préserver contre ce qu'elle appelle une "*prostitution*" du paysage à l'exploitation et à l'utilitarisme moderne²¹. La Suisse serait en train de devenir banale alors qu'elle était pittoresque. La banalité, c'est "*ce qu'on voit partout, ce qui ressemble à tout*". Si le Heimatschutz à ses débuts s'est illustré par une campagne nationale contre le projet de chemin de fer au Cervin, son combat contre l'utilitarisme ou "*l'américanisme*" se cristallise dans la lutte contre la publicité, contre les affiches réclames. Au début du XX^e siècle, de nombreux cantons réglementent l'installation de ce qui dépare les édifices et les sites. La conception du beau prônée par ce mouvement valorise l'art traditionnel, l'architecture vernaculaire et un beau paysage de convention déjà galvaudé par les techniques graphiques de reproduction industrielle.

Le souci esthétique de sauvegarder les objets naturels se rencontre également dans les milieux forestiers, attentifs à préserver les "*beaux arbres*". Plus généralement, on critique la forêt "*artificielle*" des reboisements méthodiques: aux coupes rases succédait la plantation alignée d'épicéas en alternance parfois avec des hêtres. Désormais, c'est la beauté de l'ordre confus que les spécialistes célèbrent. Il s'agit de "*relever les forêts ruinées, arrêter le fléau des maladies, rompre la monotonie des peuplements artificiels et donner la preuve que l'intérêt bien entendu du propriétaire et de l'esthétique en forêt sont deux choses parfaitement conciliables*"²².

La composante esthétique est au coeur du processus conduisant à la création du Parc national. Sous les auspices de la Société suisse des Sciences naturelles est créée en 1906 la "*Commission suisse pour la protection de la Nature*". Elle s'adjoindra, en 1909, un prolongement populaire, la "*Ligue*

20) Propos développés par F. DAGOGNET, in: Mort du paysage? Philosophie et esthétique du paysage. Seyssel 1982.

21) Lire les premiers numéros de la revue Heimatschutz, durant l'année 1906.

22) Journal forestier suisse, avril 1906. Voir aussi février 1905 et mai-juin 1923.

suisse pour la protection de la Nature" (20'000 membres en trois ans!). Sur mandat de la Confédération, la Commission étudie la proposition de créer des zones protégées, à l'instar du parc américain de Yellowstone (1876). De divers projets, on retient celui du val Cluozza en Basse-Engadine, pour la réalisation duquel l'appui financier de la Confédération est requis. Créé en 1914, le Parc national soustrait *"à toute influence humaine"* les animaux et plantes de son périmètre. Les adversaires du parc ne manquèrent pas de souligner les risques de voir se développer, en l'abandonnant à la nature, un foyer de prolifération d'insectes parasites et d'animaux sauvages, dangereux pour le reste du territoire. A quoi les partisans rétorquèrent que le jeu des équilibres naturels empêcherait une telle évolution. Si les idées proches de notre conception de l'éco-système progressent, ce sont les nécessités de protéger la nature contre *"la fureur de destruction qui s'est emparée du monde moderne"*²³, selon les termes du rapporteur francophone de la Commission du Conseil national, qui emportèrent l'adhésion des Chambres.

En plus, la beauté des paysages que l'on vise à protéger est inévitablement associée à la patrie. *"Heureux le pays où ces deux mots sont synonymes!"* écrit Philippe Godet, l'un des initiateurs du Heimatschutz. Et il poursuit: *"On peut discuter notre caractère national, ou même nos institutions politiques: un fait au-dessus de toute discussion c'est l'incomparable beauté naturelle de notre patrie"*²⁴. La sensibilisation à la nature dont il est ici question baigne dans un climat patriotique qui lui confère une bonne partie de sa spécificité. Par rapport au sentiment du même type que l'on trouve déjà par exemple dans les chants de Lavater au XVIII^e siècle, l'association beauté/patrie prend une coloration nationaliste plus marquée. Durant le XIX^e siècle, on assiste à la territorialisation progressive du sentiment patriotique qui, tout autant que de héros, a besoin de paysages. Dans nos lieux de mémoire, les sites naturels ont une place de choix. A la fin du siècle, le discours qui accompagne l'édition de cartes de la Suisse pour les écoles révèle que, bien avant l'histoire, c'est la lecture de cartes qui passe pour le meilleur moyen de faire aimer le pays aux écoliers et aux futurs soldats²⁵. L'avant-guerre marque l'apogée d'un type de *"patriotisme sentimental, évocateur de paysages de montagnes"* et, à la limite, il suffit de *"vivre dans un chalet"*, à la montagne ou en pleine ville, pour être un bon Suisse²⁶!

D'ailleurs, les objets protégés correspondent à l'adéquation entre patrie et paysage naturel. Les blocs erratiques, ces morceaux de granit ou de gneiss qui parsèment nos paysages et témoignent de l'avance quaternaire des glaciers, font l'objet d'un véritable culte. En 1867, la Commission géologique suisse, sur proposition d'Alphonse Favre, le savant genevois, lance un *"Appel aux Suisses pour les engager à conserver les blocs erratiques"*²⁷. Ce sont des témoins des bouleversements historiques de notre paysage national

23) Bulletin sténographique officiel de l'Assemblée fédérale, T. 24, 1914, séance du 25 mars.

24) Heimatschutz, Heft 3, 15. Juli 1906.

25) Rapport de la Commission du Conseil des Etats concernant la publication d'une carte murale pour les écoles de la Suisse du 18 novembre 1893, in: Feuille fédérale, 1893, V, 2.

26) C'est l'opinion d'Albert Picot évoquant le climat de fondation de la Nouvelle Société helvétique, in: Bulletin de la NSH, 5, sept./oct. 1934.

27) B. STUDER et A. FAVRE: "Appel aux Suisses pour les engager à conserver les blocs erratiques", in: Verhandlungen der SNG, 51, 1867, pp. 153-160.

qu'il faut protéger par patriotisme. L'engouement pour les blocs erratiques s'empare des sociétés scientifiques locales. Des centaines d'entre eux sont répertoriés, cartographiés, sauvés de l'exploitation comme matériau de construction. Des mécènes rachètent les blocs pour les offrir à des sociétés scientifiques. Le bloc des Marmettes près de Monthey fera même l'objet, au début du siècle, d'une campagne nationale sans précédent. Autre objet symbolique, l'edelweiss. C'est la première plante protégée; le canton d'Obwald innove en ce sens déjà en 1878²⁸. Or, cette fleur, par sa petitesse et sa résistance dans un milieu hostile, semble incarner la quintessence de l'Helvétie, de cette identité que se fabriquent les Suisses à l'époque où s'affirme l'impérialisme des grands Etats nations. Dans la plupart des cantons, on va édicter des interdictions de cueillir les edelweiss et autres plantes alpestres à des fins commerciales. A certains endroits, c'est un véritable contrôle policier qui s'instaure avec primes aux indicateurs. Dans une vallée de Glaris, on a ainsi arrêté, en 1911, 51 promeneurs qui transportaient près de 12'000 edelweiss (environ 240 par personne)²⁹!

La nature menacée s'identifie quasiment avec le monde alpestre. Point n'est le lieu de développer ici le thème essentiel de l'identité nationale fonctionnant sur le mythe de la montagne³⁰. D'une part, le milieu alpin menaçant et menacé a servi, on l'a vu, de révélateur aux politiques aménagistes forestières, hydrologiques et plus tardivement régionales³¹. D'autre part, à l'époque qui nous intéresse, deux éléments renforcent les attitudes protectrices et patriotiques. Brutalement, à l'analyse des recensements, on s'aperçoit que la dépopulation frappe durement la montagne. Les communes rurales des Alpes et du Jura perdraient 4 % de leurs habitants entre 1880 et 1910. Menacée de dépeuplement, la montagne est en outre l'objet d'agressions qui mettent en péril son identité. Ce qu'on appelle alors l'"enfermement" des Alpes par les chemins de fer touristiques - près de 60 lignes de montagne sont construites entre 1870 et 1910 - contribue à submerger le pays d'un flot de touristes étrangers. D'où la tentation de sélectionner des sites naturels à protéger. A défaut d'arguments scientifiques, on défend en termes esthétiques les utilisations non productives, non utilitaires, non prédatrices d'espaces fabriqués, estampillés comme nature, à l'abri des actions humaines. Pour la Société suisse des Sciences naturelles, il s'agit de *"sauver de la destruction imminente la nature primitive de la Suisse, menacée par l'industrie et l'invasion des étrangers et de la rétablir dans son état antérieur"*³². Nos sommets ne sont pas à vendre. Comme le proclame le professeur Bovet, vice-président du Heimatschutz: *"Le sol de nos plus hautes montagnes est un sol sacré, qu'il ne faut approcher qu'avec respect, afin d'y accueillir dans*

28) Pour une présentation détaillée des mesures juridiques, voir H. GIESKER-ZELLER: Der rechtliche Heimatschutz in der Schweiz. Aarau 1910.

29) Cité lors du débat sur le Parc National in: Bulletin sténographique, op. cit..

30) Voir F. WALTER: "Images de la montagne et organisation du territoire en Suisse (du XVIIIe siècle à 1914)", in: Les Alpes et l'Europe. Aspects historico-économiques et historico-institutionnels, Actes du Congrès Le Alpi e l'Europa. Lugano, mars 1985 (à paraître).

31) F. WALTER, "Les Alpes, révélateur des disparités économiques régionales en Suisse", in: Le Globe, 125, 1985, pp. 289-296.

32) Rapport de la Commission suisse pour la protection de la Nature au Conseil fédéral, 1er février 1911. Archives fédérales, Berne, E 16 carton 41.

*nos âmes l'austère leçon de notre bon génie, la liberté!"*³³ De là à proposer la création de paysages reliques, le pas est vite franchi. Le Parc national est certainement d'abord un Musée.

III. Les implications idéologiques

Le discours patriotique qui imprègne la prise de conscience protectrice nous confronte en définitive au contenu idéologique du mouvement, c'est-à-dire à toutes sortes de rapports imaginaires que les individus entretiennent de manière explicite avec leurs conditions réelles d'existence³⁴. Le recours aux mentalités et à l'idéologie est indispensable si l'on veut répondre plus précisément à la question essentielle: pourquoi la sensibilisation à la Nature se développe-t-elle durant la Belle Epoque?

La période 1890-1910 est pour la Suisse un moment de très forte croissance urbaine. Zurich, Bâle et Genève dépassent le seuil des 100'000 habitants vers 1900. On sait comment on attribue à la mutation industrielle et urbaine des phénomènes d'"hémorragie des identités", d'"insignifiance des lieux"³⁵. Au degré de dislocation des paysages se mesurerait la perte d'identité des habitants. L'attachement symbolique des hommes aux lieux est supplanté par les rapports marchands. D'où cette quête d'enracinement qui tend à mythifier la stabilité des sociétés rurales, celles au sein desquelles règnerait l'harmonie entre une population et sa terre. En paraphrasant Bourdieu, on dira que l'"inconscient social" engendre des fantasmes compensatoires. Nous nous trouvons donc dans une période attentive à fabriquer des échappatoires parce que l'évolution économique et sociale inquiète. Les romans rustiques prolifèrent et la littérature suisse alémanique, en particulier, s'invente une "*suissitude*". Indéniablement, le pays souffre d'une crise de conscience qui touche sa culture politique. Face aux grands Etats nations, la Suisse doute de son avenir et affirme sa spécificité par le repli sur les mythes traditionnels: vertus démocratiques et républicaines avec comme support privilégié le monde rural, la terre et la montagne³⁶. Or, la double menace à l'identité helvétique, celle qu'entraînent les bouleversements socio-économiques et celle qu'implique la force autoritaire des grandes puissances, constituent les prémisses du mouvement de retour à la Nature fin de siècle.

L'idéologie sous-jacente a un caractère anti-urbain. Sans doute, les représentations négatives de la grande ville ne sont pas nouvelles. Il suffit d'évoquer la ville-tombeau des populations dont parlait J.-J. Rousseau. Cependant, pour la première fois, le discours anti-urbain prend une coloration nationaliste et patriotique. La valorisation de la Nature et de la Campagne n'est plus purement esthétique et sentimentale. Si le patriotisme helvétique semble se nourrir de l'air pur des montagnes, il vomit aussi la grande ville

33) E. BOVET, *Malfaiteurs inconscients*. Genève 1908.

34) Nous suivons la problématique proposée par M. VOVELLE: *Idéologies et mentalités*. Paris 1982.

35) P. BLANQUART, in: F. PAUL-LEVY et M. SEGAUD, *Anthropologie de l'espace*. Paris 1983.

36) Sur ce thème: H.U. JOST: "La culture politique du petit Etat dans l'ombre des grandes puissances", in: *Les "Petits Etats" face aux changements culturels, politiques et économiques de 1750 à 1914*. Sous la direction de D. Kosáry. Lausanne 1985.

et tous les maux qu'elle incarne. Un tel schéma peut rallier la masse du peuple dans la mesure où la grande ville est une singularité en Suisse, puisque seules Zurich, Bâle et Genève dépassent le seuil, modeste à l'échelle européenne, de 100'000 habitants. C'est donc une grande ville toute théorique dont on dénonce les tares pour en vacciner le peuple suisse.

La ville moderne met en péril les valeurs collectives et menace l'identité nationale. On lui reproche sa "banalité" et son caractère "cosmopolite" pour employer des termes fort prisés à l'époque, utilisés notamment par le jeune Ramuz. La banalité est architecturale (donc esthétique) mais aussi morale. L'urbain n'est-il pas l'homme sans qualité dont parle Musil? On s'attaque relativement peu à l'industrie en tant que telle puisque les paysages d'industrie lourde n'existent pas en Suisse. Plus que l'industrie, c'est l'étranger et sa forte présence en Suisse (17,7 % de la population résidente en 1910) qui est le signe du matérialisme et de la décadence des valeurs morales. Et l'étranger est par définition un signe urbain: près du tiers des étrangers recensés en Suisse résident dans les trois grandes villes³⁷. Non seulement les étrangers enlaidissent le paysage (méfaits du tourisme) mais en plus ils mettent en danger l'identité nationale. Ce serait donc l'une des tâches du Heimatschutz que de préserver la population suisse des dangers de la vie moderne en valorisant la stabilité, l'authenticité de la race indigène. Sans quoi, comme l'explique un conférencier de la Nouvelle Société helvétique en 1916, en jouant sur la pluralité sémantique du vocable allemand "Art", l'esprit mercantile, une qualité peu prisée attribuée à la "race juive" ("*jüdische Art*") risquerait de contaminer l'esprit de liberté de notre manière d'être démocratique ("*demokratische Art*")³⁸. D'ailleurs, la ville n'est-elle pas le lieu de la révolution et du socialisme, suspect parce qu'internationaliste? En contrepartie, le discours usuel oppose un type urbain dégénéré à un paysan vigoureux. C'est à la campagne qu'on trouve une population qui a le sens du travail, des jeunes capables de s'enthousiasmer pour le service militaire, des traditions vivantes, un véritable sens national. Georges de Montenach, un publiciste et homme politique fribourgeois en même temps actif militant Heimatschutz, demande que le parc national soit un musée vivant. Il regrette que l'on ne puisse "*faire des réserves territoriales où seraient cultivées et sauvegardées, comme de splendides fleurs alpêtres les antiques qualités de notre race: cette simplicité un peu farouche des ancêtres, et ces hautes vertus qui furent, plus encore que le courage indomptable, le secret des anciennes victoires, le rempart de nos libertés*"³⁹. On sait comment de telles connotations anti-urbaines, anti-matérialistes, xénophobes, voire racistes, vont s'épanouir durant l'entre-deux-guerres.

Le retour à la Nature fin de siècle a des implications politiques évidentes non sans ambivalence. Deux variantes, l'une critique et utopique, l'autre conservatrice et régressive. La première demeure un courant minoritaire. Le refus de la ville et de la civilisation matérialiste du capitalisme libéral alimente, en effet, une certaine vision critique du retour à la terre. Le mouvement s'apparente au vaste courant réformiste d'inspiration vitaliste qui touche tous les rapports sociaux: réforme sociale du logement (dont la

37) Voir la récente mise au point de G. ARLETTAZ: "Démographie et identité nationale (1850-1914). La Suisse et 'La question des étrangers'", in: *Etudes et Sources*, 11, 1985, pp. 83-176.

38) M. KOLLER: *Das Schweizervolk und die Fremden vom Standpunkt des Heimatschutzes*. Vortrag gehalten in der Gruppe Rorschach der NHG. Basel 1916.

39) *La Liberté* du 23 mars 1910 ("Un musée vivant. Le parc national suisse").

cité-jardin sera le modèle le plus pris ), organisations qui luttent contre l'alcoolisme (ligues d'abstinents), qui prônent une pédagogie du grand air et de l'exercice physique, des végétariens, des réformateurs du vêtement, des apôtres de l'émancipation féminine, des adeptes de communautés agricoles. Les idées de "*Lebensreform*" passent assez souvent par l'intermédiaire de mouvement jeunesse. Le Wandervogel d'inspiration germanique en est le plus typique. En Suisse, il est fondé en 1907 sous forme d'une fédération de groupes locaux (50 en 1914 avec 1500 membres). Parmi les manifestations spectaculaires de ces idées, il faut faire mention de quelques communautés marginales du type de celle qui investit, en 1900, une colline d'Ascona bientôt rebaptisée Monte Verit . Un groupe de réformateurs allemands, belges, autrichiens, végétariens aux longs cheveux et à la barbe, s'y installent, rêvant de communauté autarcique, vivant dans des sortes de huttes ouvertes au soleil, prônant la libération des corps par le nudisme mais pratiquant en même temps une véritable ascèse sexuelle. Ces pré-hippies comme on a pu les appeler, font scandale auprès de la population locale par leur accoutrement. Le Monte Verit  sera bientôt le lieu de p lerinage des alternatifs de toute l'Europe germanique: un lieu sacré du retour à la nature, voué au culte de la jeunesse, de l'éphèbe, de la femme, de la maternité, des éléments et des astres. Anarchistes, théosophes, une boh me cosmopolite d'artistes et d'écrivains s'y côtoient. Le Monte Verit  incarne l'utopie anti-urbaine mais aussi une contre-représentation de la nature patriotique helvétique à dominante alpestre. Il cristallise des stéréotypes du Sud méditerranéen luxuriant, une sorte de Tahiti au cœur de l'Europe, comme l'écrivait Hugo Ball⁴⁰.

Cependant, la sensibilisation à la dégradation de l'environnement, le mythe du retour à la Nature sont récupérés majoritairement par des courants conservateurs et nationalistes. Ainsi les mouvements paysans trouvent leur compte dans la perméabilité des masses aux idées d'emprise étrangère sur le paysage, de destruction lente des valeurs patriotiques, d'enlaidissement généralisé de la patrie. Tous les courants rénovateurs d'extrême-droite afficheront un naturalisme profond⁴¹. C'est que la Nature, l'espace sont symboles de la stabilité et de l'ordre. La paysannerie attachée à la terre incarne de telles valeurs. A l'opposé, l'histoire, le temps, perturbent les valeurs traditionnelles et conduisent à la révolution. Il y a dans ce retour à la Nature une nostalgie de l'ancienne société d'avant la Révolution française. La fin du XIXe siècle est justement le temps où de telles positions qu'on appelle parfois la "*révolution conservatrice*" deviennent idéologie politique⁴². Mais gardons-nous de généraliser et de simplifier à l'excès. La lecture du débat sur le Parc national incite à la prudence. Le projet du Conseil fédéral emporte à l'évidence l'adhésion d'une grande majorité des députés aux Chambres. Pratiquement seule la gauche ne se prononce pas unanimement pour une participation de la Confédération. Au Conseil national, certains députés socialistes all guent la réalité de tâches plus urgentes que le subventionnement de la flore et de la faune. L'assurance-vieillesse, l'assurance-chômage, mériteraient, disent-ils, un soutien financier car le

40) Monte Verit . Berg der Wahrheit. Lokale Anthropologie als Beitrag zur Wiederentdeckung einer neuzeitlichen sakralen Topographie. Milano 1978.

41) Ce que percevait déjà Marcuse en 1934. Voir: H. MARCUSE, "Der Kampf gegen den Liberalismus in der totalit ren Staatsauffassung", in: *Kultur und Gesellschaft I*, Frankfurt am Main 1965.

42) Voir F. STERN: *The Politics of Cultural Despair. A Study in the Rise of the Germanic Ideology*. Berkeley 1961.

besoin frappe à la porte de milliers de nos convitoyens et de leurs familles. Mais, au fond, c'est plus une opposition de principe constatant l'inopportunité d'un projet présenté dans un contexte de difficultés économiques qu'une remise en cause véritable de l'idéologie protectrice.

Le modèle esthético-patriotique de rapport à l'environnement qui prévaut alors a été fabriqué par des élites urbaines bourgeoises. A l'épreuve des faits (la guerre, puis les difficultés politiques et économiques des années 30), ce modèle va être relayé par une autre approche. A ce moment seulement, l'image du paysage helvétique, support du sentiment patriotique, conservatoire des valeurs authentiques, va rallier les masses, en gommant habilement les contradictions encore trop criantes à la Belle Epoque entre développement du capitalisme et maintien de la Suisse pastorale.

